

CONCOURS D'ÉCRITURE
DE LA VILLE DE LANCY 2023

« SUR LE FIL »

RECUEIL DES TEXTES PRIMÉS



WWW.LANCY.CH

Ville de Lancy



ENCORE UNE BELLE ÉDITION

CHAQUE ANNÉE, LA VILLE DE LANCY ORGANISE UN CONCOURS D'ÉCRITURE OUVERT À TOUTES ET À TOUS.

Pour cette nouvelle édition, les participant-es ont été invité-es à prendre leurs plumes autour de la thématique « Sur le fil ». Que ce soit comme un funambule en (dés)équilibre, selon le fil de la vie et des souvenirs, à la limite de votre perception ou de justesse... Le champ des possibles s'ouvrait à eux !

Le cru était de qualité ! Écrivain-es en herbe, habitué-es et nouvelles autrices et auteurs ont proposé des textes de vif intérêt. Le jury, composé de onze personnes, s'est délecté des écrits.

Laissez-vous emporter au fil des récits en découvrant les textes primés de cette édition 2023. Une fois de plus, l'inspiration était au rendez-vous chez les lauréates et lauréats.

Le Concours d'écriture de la Ville de Lancy est organisé en partenariat avec la **Bibliothèque municipale de Lancy** et la **Librairie Des Livres et Vous**.

MEMBRES DU JURY

Isabelle Andrey

Orlane Baumann

Fanny Chavanne

Nathalie Colli Vignarelli

Elodie Colubriale

Roland Daettler

Bruno Doppler

Sophie Favre

Roselyne Kornmann

Laetitia Leroux

Christine Xygalas

TEXTES PRIMÉS, LAURÉAT-ES

CATÉGORIE 1 : NÉ-ES ENTRE 2011 ET 2015

1^{ER} PRIX

« Le fil d'Ariane » par Méli (Mélina Vasquez) 6

2^E PRIX

« Petite araignée » par Chépas (Jasper Tatham) 8

3^E PRIX

« Le fil d'Or » par Coco (Coralie Vasquez) 9

CATÉGORIE 2 : NÉ-ES ENTRE 2006 ET 2010

1^{ER} PRIX

« La broche » par Orage (Mahé Broccard) 14

2^E PRIX

« Vivre avec toi » par Fleurs de Cerisier (Noélia Vizcaino Salamanca) 16

CATÉGORIE 3 : NÉ-ES EN 2005 ET AVANT

1^{ER} PRIX

« Sur le fil » par Besse (André Lambelin) 20

2^E PRIX

« Une intervention sur le fil » par GG (Grégoire Vasquez) 22

3^E PRIX

« Assis entre deux mondes » par Nicomak (Roberto Panella) 25

3^E PRIX

« Résurrection » par Lily Cartier (Valérie Panella) 28

CATÉGORIE 4 : NÉ-ES EN 2005 ET AVANT, NON FRANCOPHONE

1^{ER} PRIX

« L'île de fil » par El Salmón (Hector Flores Pozada) 34

2^E PRIX

« Dernière fois (le Poème) » par Premalalpri (Jayanee Priyankarage) 35

CATÉGORIE 1

NÉ-ES ENTRE 2011 ET 2015

1^{ER} PRIX

« Le fil d'Ariane »

par Méli (Mélina Vasquez)

2^E PRIX

« Petite Araignée »

par Chépas (Jasper Tatham)

3^E PRIX

« Le fil d'Or »

par Coco (Coralie Vasquez)

LE FIL D'ARIANE

Avez-vous déjà entendu parler du fil d'Ariane ? Un simple fil de couture, fin et blanc, qui est une source de savoir, toujours prêt à vous aider en cas de besoin. Un fil magique. Un fil qui, que vous l'ignoriez ou non, sera là pour vous sauver.

Réfléchissez : quand votre pantalon était troué, qui était là pour vous le réparer ? Le fil ! Quand il y avait une panne de courant, avec qui avez-vous relié le panneau d'électricité à votre lampe de bureau ? Le fil ! Vous voyez, maintenant ?

Vous devez sûrement vous demander :

« – Mais elle est folle, celle-là ! Qu'est-ce qu'elle raconte ? Un fil pareil n'existe pas ! »

Eh, bien, je vais vous dire une chose : je l'ai vu, moi, ce bout de ficelle. De mes propres yeux. Vous voulez que je vous raconte mon aventure ? Non ? Bon. Tant pis, je vous la raconte quand même. Mesdames et messieurs, voici l'aventure du fil d'Ariane !

C'était un samedi matin, je m'en souviens comme si c'était hier. Mes parents avaient eu la merveilleuse idée de faire une promenade en montagne, et, malheureusement, de m'embarquer dans leur randonnée.

« – Ça va te faire du bien, l'air de la montagne ! » m'avait assuré ma mère.

Nous sommes donc arrivés vers onze heures dans une vallée inconnue de chez inconnue. Pour vous dire, il n'y avait même pas de parking à l'endroit où nous nous étions garés ! Grommelant, je sortis de la voiture et, accompagnés de deux grands sacs à dos, nous pénétrâmes une forêt dense. Mon père nous arrêta pour lire le panneau à l'entrée du bois :

« – Forêt des Elfes. Ici, les animaux sont nos amis ! Faites attention à ne pas marcher sur les champignons ! »

Roulant les yeux, je continuai le chemin sinueux, ignorant les instructions lues par mon père. De bonnes minutes s'écoulèrent, et je continuais à marcher, mes parents loin derrière moi. Mais quand je me retournai pour leur demander quand est-ce qu'on allait manger, ils n'étaient plus là. Je décidai de rebrousser chemin (ils avaient dû s'arrêter pour lire un de ces autres panneaux). Je marchai quelques minutes dans le sens inverse, mais rien. Personne.

« – Maman ?! Papa ?! »

Mon cœur commença à battre plus vite. Mes mains moites cherchèrent désespérément mon vieux Nokia, qui, malgré ses nombreuses années d'existence, fonctionnait encore. Je l'allumai, et... Malheur ! Pas de réseau !

Et c'est quand tout semblait perdu, quand je m'apprêtais à baisser les bras, que le fil d'Ariane apparut dans ma vie.

Il était juste devant mon nez, accroché à un tronc d'arbre, filé d'or et fin comme une

brindille. Je le pris dans mes mains, et, comme par magie, il commença à s'allonger, s'allonger, jusqu'à créer un fin chemin à travers les broussailles. J'eus une soudaine hésitation. Mes parents m'avaient toujours dit de ne pas faire confiance à quelqu'un ou à quelque chose que je ne connaissais pas. Mais là, je n'avais pas le choix. J'étais perdue. Du haut de mes 13 ans, je me retrouvais seule au cœur d'une forêt au milieu de nulle part.

J'empoignai le fil et commençai à le suivre. Plusieurs heures s'écoulèrent, et je commençais à m'inquiéter. Mes pieds me faisaient mal. Ma gorge était en feu. Ma tête allait exploser. Je n'avais ni eau, ni nourriture, ni wifi, ni d'endroit pour passer la nuit. Ma seule solution était de continuer à suivre le fil. Encore et encore. Pas après pas.

La nuit vint, et le fil s'arrêta (enfin !) dans une petite clairière éclairée faiblement par la lune bleue. Je m'écroulais donc, éreintée, sous un arbre, et, en quelques minutes, m'endormis.

Quand j'ouvris les yeux, j'étais dans ma chambre. Quoi ? Je me redressai et sautai de mon lit. Comment étais-je arrivée ici ? Où était passée la clairière ? Et c'est à cet instant que ma mère choisit d'entrer dans ma chambre.

« – Ah, ma chérie, dit-elle, enfin réveillée ! »

Elle s'interrompit, puis continua, d'un air suspect.

« – Ça va ? Tu as l'air bouleversée... »

– Oui maman, ça va... Je dois juste être un peu fatiguée.

– La randonnée t'a fatiguée autant que ça ? Rit-elle. Bon, habille-toi et vient petit-déjeuner, ajouta-t-elle en refermant doucement la porte.

– Oui maman ! »

Je souris. Et dans ma main droite, le fil brillait, plein de malice.

Alors, qui a aimé mon histoire ?

Oui, oui, c'est une histoire vraie, je vous assure. Une histoire vraie de vraie. Vous verrez ; un jour, le fil vous sauvera la vie, à vous aussi. Peut-être aujourd'hui, qui sait ? Ou bien peut-être demain...

Tout ce que je peux vous assurer, c'est qu'on pourra compter sur lui pour ajouter à notre vie un brin de magie !

PETITE ARAIGNÉE

Il était une fois une Petite Araignée qui ne savait pas comment tisser une toile d'araignée: Alors elle est allée partout en regardant les autres araignées: d'abord, elles faisaient 5,6 ou 7 rayons et puis elles reliaient tous les rayons avec un fil qui faisait une sorte de spirale.

Mais Petite araignée ne savait pas encore faire. Et toutes les autres se moquaient d'elle.

Alors elle est partie dans un endroit secret.

Elle n'a pas voulu pleurer, mais elle a fermé les yeux. Ses larmes n'ont pas coulé. Elle en avait marre de rater ses toiles.

Puis elle s'est mise à tisser au hasard. Tout d'un coup, elle ouvrit les yeux et là, juste devant elle, une magique étoile d'araignée. Elle qui loupait tout, elle avait réussi une étoile fabuleuse. Elle continua à en faire des petites, des moyennes et des grandes. Elle ne voulait plus s'arrêter.

Un jour, un autre araignée découvrit son endroit secret. Elle vit la première étoile d'araignée:

– oh my gosh !!

Elle appela vite ses copines. Elles suivirent toutes les étoiles d'araignées:

– Incrédibel

– Fabulous

– Marvelous. (C'étaient des araignées anglophones)

Une heure plus tard, elles trouvèrent Petite Araignée.

– Bravo,

– bravissimo,

– Que bella. (Il y avait aussi des araignées italiennes)

Elles firent la fête. Toutes les araignées voulurent faire des étoiles d'araignées. Mais il n'y avait que Petite araignée qui savait faire.

LE FIL D'OR

Polochon était mon meilleur ami depuis ma naissance. Il me consolait quand j'étais triste, il jouait avec moi, et il était le seul qui me faisait dormir. Pour l'anniversaire de mes huit ans, j'ai reçu un chat noir et blanc avec les yeux verts. Je l'ai appelé Maurice. Mais Maurice n'était pas comme les autres chats, il ne chassait pas les souris. Il chassait mon nounours. C'est pour ça que je le cachais sous mon lit, sinon il allait l'attaquer. Un jour, j'ai retrouvé Polochon avec une fissure dans le dos, Il était déchiré. Et je savais qui était le coupable, Maurice le chat. J'ai pleuré toutes les nuits parce que je n'arrivais pas à dormir sans Polochon. Et mes parents étaient très inquiets. Je m'ennuyais sans mon doudou que j'aimais depuis que j'étais née. Ma maman essaya de le recoudre mais ces fils de couture étaient trop épais. Mes parents avaient tout essayé pour que je redevienne normale. Mais polochon était mon meilleur ami. Un autre jour, Maurice s'était échappé de la maison parce que on n'avait pas bien fermé sa chatière. Et on ne l'avait pas retrouvé. J'étais désespérée. L'autre jour, j'avais perdu mon doudou et aujourd'hui, mon chat.

Le soir, quand j'attendais que mes parents viennent me prendre après l'école, j'ai vu sur le trottoir un petit fil qui était doré. Je le pris dans mes mains et réfléchis. Je pouvais recoudre polochon avec ce fil très brillant. Ma mère répondit qu'elle n'avait jamais vu un fil aussi fin et qu'elle pouvait le recoudre. Je sautais de joie. Avec mon père, on allait prendre Polochon et on le mettait sur la table. Maman arriva avec le fil et pris une aiguille. Elle commença à coudre. Le fil passa entre les petits trous très facilement et le petit nounours avait repris sa forme normale.

Puis ma mère me disait qu'il fallait me coucher. Je courus dans les escaliers, mon cœur rempli de bonheur et sauta dans mon lit. Je m'endormis profondément, mais je fus réveillée par quelqu'un qui semblait me parler. Je regardais à gauche, à droite, mais je ne vis personne. Mon cœur commença à battre de plus en plus fort, mais je me disais que c'était un rêve et que je devais me rendormir. Je me pinçai et rien ne se passa. Je tendis l'oreille et réécoutait. Quelqu'un me dit :

– Réveille-toi, Louise.

Je sursautais et vit mon doudou en train de me secouer gentiment.

– Polochon ? Je répondis inquiète.

– Oui, c'est moi.

– Mais, tu es vivant ?

– Je t'expliquerai après, mais avant j'aimerais te demander quelque chose.

– Euh, ok.

– Où as-tu trouvé ce fil ?

– Ben, sur le trottoir.

– Il est magique, Louise. Ce fil donne vie à des objets. Il est unique dans le monde entier ! J'ai été chanceux que tu l'aies trouvé, c'est le plus fin de tous les fils. Et en plus, il a le pouvoir de se télétransporter. Louise, où est-ce que tu veux aller ?

– Maintenant ? Euh, hum, hé bien...

Je réfléchis pendant un bout de temps, quand soudain :

- En Australie ! Je veux aller en Australie !!!
- Chut, moins fort ! Tes parents vont se réveiller !

J’entendis des pas et Polochon sauta dans l’armoire et je bondis dans mon lit.

Ma mère entra dans la chambre à moitié endormie et me dit :

- Louise ? Tu es réveillée ???

Je faisais semblant de dormir et lui répondit comme si je venais de me réveiller.

- Humm, qu’est-ce qu’il y a ?

Ma mère me dit :

- Non rien j’ai cru entendre un bruit, il faut se recoucher maintenant il est 1 h du matin c’est très tard et pour une petite fille comme toi il faut se coucher très tôt en plus demain il y a l’école. Bonne nuit ma chérie.

Elle m’embrassa sur le front et alla à travers le long couloir sombre. Je chuchotais à Polochon :

- C’est bon la voie est libre tu peux sortir maintenant.

Polochon sauta de l’armoire et atterrit sur le lit.

- Ouf on a eu chaud ! lui dis-je. Mais pourquoi m’as-tu demandé ou est-ce que je voulais aller ?

Polochon me regarda pendant un instant et me dit :

- Ben pour faire une aventure, toi et moi !
- Comment va-t-on y aller ? demandais-je
- Tiens ma main, et tu verras.

Je pris la douce main de polochon. Sa main toute chaude tenait au creux de la mienne. Je sentis un tourbillon tourner comme une tornade autour de moi. Je n’arrivais pas à fermer les yeux. Soudain, J’atterris sur un sol dur. Je ne savais pas où j’étais, ni où était Polochon. Mais je ne voulais pas ouvrir les yeux, ni me lever. Je sentais une chaleur agréable sur ma peau et le vent passer au-dessus de moi. J’entendais des bruits de vagues, et des bruits de mouettes qui criaient. J’étais très inquiète pour Polochon alors, j’ouvris les yeux. Je vis d’immenses feuilles de palmier vertes et un ciel bleu clair. Je me levais malgré les douleurs que la « tornade » m’avait faites. J’étais sur une belle plage exotique avec du sable blanc et un grand soleil qui m’éblouissait. Il n’y avait personne aux alentours et je commençais à chercher Polochon. Je le vis à 10 pas de moi. Il était allongé au pied d’un grand palmier, inconscient. Il avait une grosse bosse sur sa tête, et je sus tout de suite qu’une noix de coco était tombée de l’arbre en plein sur son front. J’essayais de le réanimer en prenant une coquille pleine d’eau et je lui versai sur la tête, d’un coup il se réveilla en sursaut.

– Où-suis-je ? Ah oui, en Australie.

Il me regarda comme si on avait eu la même idée. Je me déshabillais et je sautai dans la mer avec Polochon on rigolait comme des fous. Mais le temps passa et on devait rentrer, parce que j'avais école demain. La tornade passa plus vite cette fois, et je fus triste de quitter cet endroit paradisiaque. Je me retrouvais dans mon lit. Polochon était allongé à côté de moi et je m'endormis.

20 ans plus tard, j'avais bien grandi et devins une fabricante de doudous. Un soir, quand je rentrais de mon travail je devais chercher des anciens papiers pour les trier, et je montai au grenier. Je cherchai sous des grosses piles de papier mais ne les trouvai pas. Puis, je recherchais dans un grand carton et vis une petite peluche marronne avec un petit nez noir comme le chocolat. C'était Polochon. Je le pris délicatement dans mes bras en me souvenant tous les souvenirs que j'avais passé avec Polochon et le fil d'or magique.

CATÉGORIE 2

NÉ-ES ENTRE 2006 ET 2010

1^{ER} PRIX

« La broche »

par Orage (Mahé Broccard)

2^E PRIX

« Vivre avec toi »

par Fleurs de Cerisier (Noélia Vizcaino Salamanca)

LA BROCHE

Lancy, deux heures du matin.

Je me réveille en sursaut comme toutes les nuits depuis un mois.

Je m'appelle Sally, j'ai 26 ans, je suis mariée à David Cooper et un mois auparavant, ma grand-mère Camilla est décédée.

Mais mon rêve cette nuit n'était pas pareil. Habituellement, je rêve des bons moments passés avec ma grand-mère. Sauf que cette nuit, j'ai rêvé que j'avais perdu la broche qu'elle m'a légué. C'est une petite broche dorée avec des vagues gravées et une pierre bleue à droite que je porte tous les jours. Je me lève et m'approche de la commode où je dépose la broche le soir avant de me coucher. Et je me mets à pleurer. La broche n'est plus là. Je suis pourtant sûre de l'avoir posée ici hier soir comme d'habitude.

Au bout de quelques minutes, David est réveillé par mes pleurs.

– « Chérie, qu'y a-t-il ? », demande-t-il en se redressant sur un coude pour me voir.

Comme je ne réponds pas, il s'assied et se frotte les yeux.

– « Sally ?

– Je... j'ai perdu la broche de ma grand-mère.

– Oh. »

Il me prend dans ses bras et je me calme enfin après quelques minutes.

Alors que je m'apprête à me rendormir, ma grand-mère apparaît au pied du lit entourée d'une lumière bleutée.

– « Grand-mère ?

– Suis-moi.

– Mais?!

– Viens. »

Je me lève, elle me prend par la main et me demande de fermer les yeux. Quand je les rouvre, je me tiens en équilibre sur un fil. Je pousse un petit cri.

– « Ne t'inquiète pas Sally, tu ne peux pas tomber », dit ma grand-mère en me tendant un balancier. « Tu vas marcher sur le fil et regarder les souvenirs qui viendront à toi. » J'acquiesce et fais mon premier pas.

Le premier souvenir apparaît. On y voit une femme qui accroche la broche que j'ai perdue à son bébé. Je continue à avancer sur le fil tout en priant pour ne pas tomber.

Sur le souvenir suivant, je vois une petite fille devant le portail d'une école, seule, la broche accrochée à son sac. C'est là que je reconnais ma grand-mère. Il semble que je sois en train de suivre la vie de ma grand-mère.

Le troisième souvenir survient : ma grand-mère, adolescente, mangeant seule à une table au collège.

Je suis maintenant super à l'aise sur le fil : je ne regarde même plus ce que je fais, je suis trop captivée par les souvenirs qui s'enchaînent à une vitesse folle sans même que j'avance.

Sur le souvenir suivant, on voit ma grand-mère le ventre rond, pleurant son mari parti en voyage et qui ne reviendra jamais.

Ensuite, on voit ma mère bébé, enfant, adolescente et adulte.

Et enfin, on me voit, moi. Bébé dans les bras de ma mère, enfant faisant de la balançoire, adolescente avec mes amis et adulte lors de mon mariage avec David.

Arrive enfin le dernier souvenir : l'enterrement de ma grand-mère.

J'ai l'impression de revivre ce moment : les pleurs, le noir, le cercueil, les fleurs, le corbillard et surtout, les litres et les litres de larmes.

Je suis toujours sur le fil, assise, la jambe droite ramenée contre ma poitrine, l'autre pendant dans le vide, les larmes coulant librement sur mes joues. C'est alors que je me relève et regarde ma grand-mère qui aborde un sourire sincère :

- « J'aimerais beaucoup te prendre dans mes bras, mais tu me traverserais », dit-elle.
- Pourquoi m'avoir montré tout cela ? demandé-je.
- Il y a deux raisons à cela : la première, c'est pour que tu puisses me revoir avant que je disparaisse complètement. Et la deuxième, c'est pour la broche. Oui, je suis au courant », ajoute-t-elle voyant que je la regarde avec étonnement.
- « Je suis désolée grand-mère d'avoir perdu ta broche.
- Je vais voir ce que je peux faire pour cette broche. Par contre, si je te la rends, promets-moi de ne plus jamais la perdre. Jamais, tu m'entends ? Dans quelques jours, je vais définitivement passer dans l'au-delà et cette petite broche est la seule chose qui nous unit.
- Promis, je ne la perdrai plus.
- Allez, file, si tu pars maintenant, tu peux dormir encore quelques heures.
- Au revoir grand-mère », dis-je les larmes aux yeux.
- « Adieu ma belle », murmure-t-elle.

Aussitôt dit, je me retrouve dans ma chambre et m'endors comme une masse.

Je suis réveillée au petit matin par la sonnerie du réveil de David.

- « Bonjour chérie ! »

On se lève tous les deux et je me précipite vers la commode.

- « Oh mon dieu ! David, viens voir ! »

- Qu'y a-t-il ? »

Pour toute réponse, je lui montre la broche qui est posée sur la commode.

- « C'est impossible », murmure-t-il.

Et pourtant, ça l'est. Je suis moi-même surprise.

Alors que je m'approche de la fenêtre pour regarder le temps qu'il fait, j'ai l'impression de ressentir ma grand-mère qui me sourit.

VIVRE AVEC TOI

J'errais dans les ruelles de ma ville, me remémorant tous nos moments passés ensemble. Mes journées deviennent plus lassantes depuis qu'elle n'est plus là. Son sourire et sa joie de vivre qui embellissait son visage, me manquent terriblement. Je ne savais pas, jusqu'à la connaître, qu'on pouvait aimer une personne si fortement. Elle marchait toujours devant moi mais se retournait pour être sûr que je la suivais. Elle me criait « Dépêche-toi ! » avec son sourire le plus radieux. Ce qui me donnait envie d'avancer. Un soir d'hiver, elle toqua à ma porte. Essoufflé avec les larmes aux yeux, elle m'expliqua qu'elle devait partir vivre à New York car son père avait trouvé un poste très avantageux. J'ai senti mon esprit partir à la suite de cette nouvelle. Je n'avais rien réussi à articuler et je suis parti en courant, refusant d'y croire. « Pourquoi ?! Pourquoi ?! Pourquoi ?! » me répétais-je sans cesse. Je n'étais pas prêt pour m'engager dans une relation à distance, je savais que ça me brûlait de l'intérieur. Là voir seulement tous les 6 mois, hors de question ! Je n'arriverais pas à y tenir. Mais malgré cela, ne plus la voir du tout, m'anéantirais totalement. Alors, je m'excusai auprès d'elle pour ma réaction et lui promit de rester fidèle et de l'aimer autant que je l'aime en ce jour, même si elle habite à plus de 10h de chez moi. Malgré le fait qu'on ait un décalage horaire et que je ne pourrais pas la voir tous les jours.

Les premières semaines, le premier mois passait et chaque jour, je sentais un sentiment de manque en moi. J'avais besoin de la voir, de lui parler, de sentir tout simplement sa présence. Un jour, en sortant des cours, je m'asseyais à un banc quand une vieille dame me dit « mon garçon », me sortant de ma rêverie. Je la regardai et elle continua. « Tu penses à une jeune fille, n'est-ce pas ? » m'a-t-elle dit en me laissant d'un air scrupuleux. « La vie ne se passe pas toujours comme on veut mais je t'assure que c'est ce qui en fait sa beauté. et je sais ce que je dis ! » continua-t-elle en émettant un ricanement. « Que se passe-t-il ? La vie est bien trop courte pour être si triste ! » Je la contemplais en me demandant si je devais me méfier ou si mon ange gardien me l'avait mise sur ma route. Laisant ma méfiance de côté et en sentant un besoin de m'exprimer je lui confiai ce qui m'est arrivé. « Tu sais, mon garçon, j'avais moi aussi, une personne que je chérissais énormément. Je l'aimais et il m'aimait également. On était si heureux que ça semblait être un rêve. Un jour, il reçut un appel pour se joindre à la guerre. Dévasté mais confiante, il me promit de revenir en vie et de m'écrire le plus souvent. Il partit quelques jours après et chaque semaine, comme promise, je recevais ma lettre ou je sentais toute sa souffrance et son amour. Je me sentais vide et mes journées n'avaient plus de sens. Malgré cela, l'amour qu'on se portait mutuellement, nous permettait de tenir et d'y croire qu'un jour, on serait à nouveau réunis. Ma mère me disait toujours, que deux personnes qui s'aimaient fortement étaient liées à tout jamais et que c'était ce que nous appelions l'amour véritable. Je vivais ma vie de mon côté et lui se battait pour survivre et un jour revenir à mes côtés. Nous nous battions ensemble contre la vie et le destin. J'ai toujours visualisé le destin comme un fil rouge qui nous représentait. Entremêlés entre les personnes que nous avons rencontrées. Représentant nos expériences difficiles tout comme nos expériences joyeuses. Elle continue de se forger tant qu'on est en vie. Je me rendais tous les soirs à la gare, espérant voir mon mari qui revient mais rien. Je n'avais plus de nouvelle et chaque jour qui passait mon désespoir et le sentiment de vide, grandissait en moi. J'y allais mais je n'y croyais plus mais je refusais

d'abandonner. Il me l'avait promis et on avait travaillé ensemble malgré la distance. Un jour, notre persévérance fût récompensée, il descendit du train, blessé mais pas en situation mortelle. Je courus à ces bras et plus jamais nous ne dûmes nous séparer. Ainsi nous fondâmes une belle famille de deux enfants et nous vécumes heureux. Malheureusement, il y a deux ans, il nous quitta. La maladie avait gagné mais on était heureux d'avoir vécu ensemble jusqu'à la fin de ses jours et je sais qu'un jour, moi aussi je partirai le rejoindre et recommencer une nouvelle vie ! Voilà pourquoi, mon garçon, ne renonce jamais ! Le destin n'est pas écrit dès notre naissance mais s'écrit par nos choix et nos actions ! »

Je me levai, remerciant la vieille dame et partis en courant. Ça ne sert à rien de pleurer dans mon coin à me lamenter sur ma vie. Il faut que j'étudie et que je m'accroche comme elle le fait pour que lorsque je la revois nous soyons plus forts ! Ainsi se passent mes jours depuis cette rencontre et les mois restants passèrent. Le jour arrivé, je la retrouvai à l'aéroport, confiant et plein d'espoir, fière de m'être battu et de pouvoir aujourd'hui me tenir à côté d'elle, nous promettant un amour véritable.

CATÉGORIE 3

NÉ-ES EN 2005 ET AVANT

1^{ER} PRIX

« Sur le fil »

par Besse (André Lambelin)

2^E PRIX

« Une intervention sur le fil »

par GG (Grégoire Vasquez)

3^E PRIX

« Assis entre deux mondes »

par Nicomak (Roberto Panella)

3^E PRIX

« Résurrection »

par Lily Cartier (Valérie Panella)

SUR LE FIL

Gondoler sur le fil... du temps
Aventure incessante d'étapes rocamboliques
Aux allures fragiles
De la fascination au désenchantement
Des désirs incessants
Aux tempêtes émotionnelles dévastatrices
L'épreuve de la réalité
Exposée sur le fil... coloré

Sur le fil... les étapes de vie défilent
Traverser l'enfance
Se nourrir des liens, inlassablement
S'enrichir de bienveillances, de joies et rires enfantins
Subir les douleurs des coups, aussi
Digérer les violences
Les blessures d'antan
Posées sur le fil... surchargé

Sur le fil... l'adolescence frémit
Les mutations physiques et psychiques s'enchaînent
Grimper sur des gratte-ciels, s'enivrer de la liberté
Au péril de chutes, dans l'abîme
Résister, se fier aux personnes contenant
Ne pas céder aux sirènes séductrices
Aux promesses irréelles, aux excitations modernes
Un exercice de haute voltige, sur le fil... tourmenté

Sur le fil... la vie amoureuse danse
Tel un funambule en équilibre
Qui balance tantôt vers la béatitude, tantôt vers l'amertume
Une épopée à l'issue incertaine
Lorsque l'amour boite, réclame des béquilles
Ses vicissitudes mises à nu
Les certitudes s'évaporent
Se perdent sur le fil... noué

Sur le fil... la vie adulte chantonne
Des pages se succèdent comme des nuages pressés
Déversant des pluies torrentielles
Les feuilles se délavent
Les plaies du passé cicatrisent
Parfumées par les fruits de la passion
L'alchimie concocte sa potion magique
Récits sombres et états de grâce
Exposés sur le fil... lassé

Sur le fil... la vie senior contemple
Les écueils de l'existence posés
Se rappelle les tendresses dans les poches
Remplies de gentianes douces comme la plume
Des crises aux secousses frissonnantes
Agitées par Eole en colère
Qui succombe à Elpis
Sur le fil... de l'espoir

Sur le fil... la finitude, étape ultime, se profile
Accrocher les pages de la destinée
Léguer des bouts de mémoire
Vénérer la transmission
Inspirer les générations futures
Avancer, à la recherche de l'équilibre
Somptueuses prouesses réitérées
Sur le fil... le temps s'envole

UNE INTERVENTION SUR LE FIL

Toute ma vie j'ai dédié mon temps à mon travail de médecin chirurgien et à ma famille, mais je me demandais souvent si tout cela avait un sens. Diplôme, carrière, mariage, éducation des enfants, finalement tout cela ne reposait que sur un fil très fragile, lui-même suspendu entre deux poteaux chancelants. Lorsque j'étais plus jeune, je ne pensais pas faire partie de ce monde de ces Gens « biens sous tous les angles », qui ont une vie parfaite et bien rangée, sans aucun souci.

Mais ce jour-là, tout allait changer. Lorsque mon mentor et ami Jean-Pierre est entré comme un fou dans mon bureau à l'hôpital, avec son front plissé et son teint de couleur vive, il me semblait à la fois stressé et enthousiasmé : « – Je pars en Ukraine, soutenir mon association : Enfants de la Guerre ; il leur manque du personnel et des moyens flagrants, et j'ai besoin que tu viennes avec moi, car nous ne serons pas trop de deux pour les aider ! Le Service peut se passer de toi et j'ai déjà prévenu le chef du Personnel que tu viendrais avec moi, alors fais tes valises, on part Vendredi ! ».

C'était un mardi, et il faisait beau, comme souvent ces temps-ci. Les enfants jouaient dans la rue, les couples et les familles se promenaient dans les parcs, jetant parfois quelques miettes aux pigeons gourmands qui n'en demandaient pas tant. Mais quelque chose me remplissait d'effroi et de malaise, une impression que je me lançais dans quelque chose d'insurmontable, de terrible, que l'on ne voit que dans les films. Mon camarade m'expliquait tous les détails du séjour pendant que nous mangions notre casse-croute sur un banc derrière l'établissement de Santé, mais je n'écoutais qu'à moitié. Je me ressassais sans cesse ce que mon Mari m'avait dit au téléphone après avoir reçu la nouvelle de mon départ dans ce pays en Guerre, sans date de retour définie...

Finalement, tout est allé très vite, les formulaires d'entrée sur le territoire, le chargement du matériel, puis l'embarquement dans un avion qui transportait également d'autres collègues de Médecins sans frontières ou de la croix rouge. Certains paraissaient habitués à ce genre d'évènements, se mettant à plaisanter tout en encourageant les moins téméraires (moi, rien que les turbulences me faisaient sursauter), et je ne pouvais m'empêcher d'admirer toutes ces personnes qui allaient au-devant du danger, sans imaginer que je faisais moi-même parti de cette catégorie. Pour moi, tout n'était qu'illusion, même ma respiration parfois semblait s'effacer, ni exister au-dessus de ces nuages qui me paraissaient si inoffensifs. Mais déjà lorsque le commandant de bord annonça l'arrivée à Varsovie, je trouvais ces mêmes cumulus plus sombres, plus menaçants, et l'atterrissage un peu brusque de l'airbus dans un brouillard pénétrant me ramena à la réalité. Cette vérité que j'étais à plus de 1500 kilomètres de chez moi, que je me rapprochais de ce conflit dont je ne regardais les images qu'à travers un glissement furtif de l'écran de mon téléphone portable.

Pendant le trajet du Bus menant à Kiev, je visionnais dans ma tête le fil conducteur de ma vie, de mon enfance jusqu'à mes études, cela plusieurs heures durant, tout en observant la quiétude de la nuit et les phares de quelques véhicules sur notre route. Mes pensées étaient parfois interrompues par quelques murmures entre collègues, mais aussi par les sms de mes enfants qui m'encourageaient de smiles (alors qu'ils

devaient déjà dormir !). Le passage à la frontière fut le moment qui fit basculer mon voyage définitivement dans le traumatisme d'un pays en guerre, dans le chaos et la misère des gens. Plusieurs convois de réfugiés tentaient de traverser la frontière dans l'autre sens, leurs visages sombres et fatigués, sans savoir ce que l'avenir leur réservait. Nous fûmes interrogés afin de comprendre nos motivations mais aussi pour connaître nos antécédents. Après plusieurs heures de brouhaha et de panique, nous fûmes escortés jusqu'à Kiev et à l'entrée de la ville le responsable des hôpitaux nous affecta aux différents centres afin que l'on puisse apporter de l'aide le plus efficacement possible.

En tant que spécialiste de la chirurgie infantile dans l'un des plus importants Pôles de la région parisienne, j'avais accès aux toutes dernières technologies et avancées dans les techniques d'intervention chirurgicale, seulement voilà on avait tout sur place et on ne manquait de rien. Ici on manquait de tout, mais surtout des besoins essentiels comme l'électricité, les médicaments, l'eau potable et même les produits de nettoyage. J'essayais d'aider les équipes déjà en place, on m'assigna dans les salles d'opérations et chaque intervention réussie était un miracle...

Un soir, l'une des infirmières me confia en anglais: « – Vous savez, je connais deux amis maintenant qui ont perdu l'un de leurs enfants, j'apprécie chaque jour supplémentaire que je peux passer auprès des miens, on ne compte plus vraiment les morts maintenant ».

Je ne savais pas quoi répondre. Chaque matin je me réveillais de plus en plus avec des sueurs froides, car les nouvelles n'étaient jamais bonnes. Paradoxalement, je ne craignais pas pour moi, mais plus pour les miens, de ne plus pouvoir les revoir, ou qu'il leur arrive quelque chose pendant mon absence.

Après cinq jours presque non-stop, je me reposais dans une salle annexe, à moitié comateuse, lorsqu'une sirène assourdissante retentit et me fit sortir de ma léthargie. Toutes les personnes dans le couloir se précipitèrent en hurlant et je compris qu'il fallait trouver un abri sans attendre, et j'eus à peine le temps de me jeter sous ce qui s'apparentait à une table d'opération qu'un énorme tonnerre de feu et de poussière s'abattit sur l'étage où je me trouvais... Une explosion si forte que je perdis connaissance...

Je n'étais pas morte. J'avais mal. Je croyais que mon cœur s'était arrêté, car je respirais à peine, et une douleur vive dans la jambe m'empêchait de me lever. Mais je repris peu à peu mes moyens. Un néon clignotait fébrilement, tout autour de moi n'était que poussière, une odeur horrible de poudre à canon et de métal brûlé me remplissait les narines, je regardais autour de moi et je vis un mur abattu et à côté un enfant couché sur un matelas... Je me rapprochais de lui péniblement et ce petit garçon souffrait mais était encore vivant. Il me regarda fixement puis il me supplia quelque chose d'impossible à distinguer: je vis que son flanc droit était ensanglanté et je savais qu'il fallait à tout prix arrêter l'hémorragie. Je cherchais autour de moi et je trouvais dans un des tiroirs une boîte de chirurgie contenant le matériel nécessaire afin de suturer la plaie. Pendant que j'entendais au loin les voix de gens à l'extérieur

qui criaient et qui évacuaient les lieux, je continuais inlassablement à enrouler ce fil autour de la muqueuse rouge mais paradoxalement mes mains ne tremblaient pas, ma concentration était totale. Je sentais que toute ma vie avait pleinement retrouvé son sens, en ce moment précis. Je réussis à la fermer totalement et après avoir pansé et soigné le petit bonhomme, je pu même récupérer des biscuits et de l'eau afin de lui permettre de survivre encore un peu. Quelques heures plus tard, les secours arrivèrent à nous extraire des décombres et nous pûmes être transportés dans un autre établissement.

Aujourd'hui, je suis retourné à Paris. Je repense souvent à cette intervention qui a marqué mon existence. Rien n'est plus comme avant pour ce pays dévasté. Je reste en contact régulièrement avec le petit Yuriy qui n'arrête pas de grandir et qui commencera bientôt ses études de médecine. J'ai gardé en souvenir un petit bout du fil qui me permit de sauver sa vie, et je ne regarde plus aucune image de Guerre de la même façon. Je fais maintenant partie intégrante de l'association de mon ami, lui qui n'a pas eu la même chance que moi de s'en sortir.

ASSIS ENTRE DEUX MONDES

Les rayons du soleil commençaient à filtrer à travers les stores. La nuit venait de céder à l'aube, mais Gabriel et Laura étaient réveillés depuis déjà longtemps. Tous deux restaient étendus sans bouger. Sans se parler, ils partageaient la même pensée. La même angoisse. Une terreur qui les accompagnait depuis des années et qui n'avait cessé de grandir. Et elle atteignait maintenant son paroxysme. Aujourd'hui, Martin, leur fils unique, allait essayer de rejoindre la caste dirigeante. C'était un exploit que peu de gens tentaient, mais pour lui, c'était un rêve depuis qu'il était tout petit. Depuis qu'on lui avait expliqué que le monde était partagé en deux.

D'un côté, il y avait ceux qui prenaient les décisions, qui réfléchissaient, qui guidaient. Une caste dont dépendait le bon fonctionnement de l'humanité. « Un fardeau », affirmaient parfois les membres de celle-ci pour souligner la lourde responsabilité qu'impliquait leur supériorité.

De l'autre côté, on trouvait les artisans, la force de travail, les exécutants. Ceux qui faisaient tourner la machine. Si leur caste portait le nom de « artisanne », ils ne le voyaient pas comme un jugement sur leur propre valeur. Les deux communautés collaboraient bien et avec leurs énergies conjointes, l'humanité avançait et prospérait. Bien que l'appartenance à l'un des deux groupes se transmettait de façon héréditaire, il était tout de même possible d'évoluer vers la caste dirigeante. Pour cela, on devait se livrer à une épreuve appelée la « traversée ».

C'est ce qu'allait faire Martin. Pour lui, il était insupportable de se savoir considéré tel un citoyen de seconde zone. De ne pas être important. Il avait ainsi juré qu'un jour il deviendrait un membre de la caste supérieure. Qu'il tiendrait entre ses mains la responsabilité du monde. Qu'on allait l'admirer.

Gabriel se leva et alla directement voir dans la chambre de son fils. Il ne fut presque pas surpris de la trouver vide. Martin montrait depuis des jours un état d'excitation proche de la transe à l'idée de finalement concrétiser son rêve. Il devait déjà être sur place. Il alla réveiller sa femme et, quelques instants plus tard, ils se mirent en route. Quand ils arrivèrent vers le gouffre, ils furent accueillis par une foule compacte. Une « traversée » était un événement rarissime qu'uniquement les plus anciens pouvaient se vanter d'avoir déjà vu. Alors au moment où cela se produisait, l'engouement était énorme.

Ils se frayèrent un chemin et trouvèrent Martin, seul, à quelques pas du bord. Il regardait droit devant lui. Un attroupement au moins aussi imposant s'était formé de l'autre côté du gouffre à trois cents mètres de là.

La caste dirigeante.

Il ne restait plus, entre lui et cet objectif pour lequel il s'était préparé toute sa vie, que ce gouffre qui s'étendait devant lui comme une bouche prête à avaler. Pour traverser cet abîme dont on ne voyait pas le fond, il n'y avait qu'un seul moyen : emprunter le fil qui était tendu entre les deux berges. Un parcours au-dessus de l'infini, poussé par l'ambition et séparé de la mort par le sang-froid et l'équilibre.

Après avoir jeté un coup d'œil à ses parents, il s'élança et posa son pied droit sur le mince ruban de corde tressée. Il ressentit une sensation familière, presque rassurante. Marcher sur un fil comme celui-ci, il l'avait fait des centaines de fois et sur des

distances bien plus importantes. À la seule différence que ses entraînements se déroulaient sur un câble tendu à hauteur d'homme et que s'il lui arrivait de tomber, il pouvait se contenter de dire « zut » et de recommencer.

Là, il ne disposait que d'un unique essai.

Le regard vissé au-dessus de la foule qui l'attendait de l'autre côté, il enchaînait les pas avec la cadence d'un métronome. Pour conserver son équilibre, il était important de maintenir un rythme régulier. Ne pas aller trop vite, bien sûr, mais pas trop lentement non plus. Le reste n'était qu'une question de patience. Une petite vingtaine de minutes. Un fragment d'éternité pour changer complètement sa vie.

Le temps était idéal. Le vent nul. Martin souriait. Il ferma les yeux, ils ne lui servaient à rien. Il se laissa simplement guider par la sensation sous la plante des pieds. Il avançait ainsi, comme dans un état second.

Un bref tremblement du fil le ramena brutalement à lui. Il se regarda autour et mit quelques instants à évaluer sa situation. Il venait tout juste de dépasser le premier tiers du chemin. Une belle réussite déjà, mais il était loin d'en avoir fini. Il fixa attentivement la foule à l'extrémité du trajet pour essayer de comprendre d'où provenait le tressaillement. La distance était encore assez importante pour ne pas avoir de doutes, mais il lui semblait bien que quelque chose d'impensable se passait.

Quelqu'un avait grimpé sur le fil et avait commencé à parcourir le chemin en sens inverse !

Sans s'arrêter de marcher, Martin réfléchissait. Rien n'interdisait que deux personnes se retrouvent sur le fil en même temps et rien ne s'opposait à ce que quelqu'un l'arpente dans le mauvais sens. À vrai dire, probablement personne n'avait prévu que cela se produise un jour.

Il s'énerma. Il se passait quelque chose de jamais vu. Et ça tombait sur le jour où il faisait la traversée... Ça tombait sur lui !

Il ne modifia rien au rythme de sa marche et il put constater que l'autre avait adopté une allure régulière semblable à la sienne. Il se posa la seule question logique dans cette situation : qu'arrivera-t-il quand ils se retrouveront tous les deux nez à nez ? Il espéra alors que l'autre change d'avis et rebrousse chemin. Après tout, Martin s'était engagé en premier sur le fil. Selon une règle tacite, il devait bénéficier de la priorité. Sauf que l'autre avançait. Il progressait avec la même régularité de métronome que Martin. Cet homme-là n'avait aucune intention d'opérer un demi-tour.

Au fur et à mesure que la distance entre eux se réduisait, Martin songeait à la manière dont ils allaient se croiser et poursuivre leur route. Il se surprit à souhaiter la chute de son adversaire. Il n'aurait plus à se poser de questions. Juste marcher et arriver au bout. Atteindre le seul but qu'il ne se soit jamais fixé dans sa vie.

Mais l'homme continuait sur sa lancée sans tomber et sans varier la cadence de ses pas sur le fil. Quand ils ne furent plus séparés que d'une dizaine de mètres, ils commencèrent tous les deux à ralentir. Puis, lorsqu'ils se retrouvèrent l'un en face de l'autre, ils s'arrêtèrent. Ils se dévisagèrent sans parler pendant quelques secondes. C'est l'autre qui brisa la glace.

– Il semblerait que nous soyons tous les deux mécontents de notre condition de naissance.

Il souriait. Martin fit mine de regarder par-dessus l'épaule de son vis-à-vis en direction de ce qui représentait le but de son existence.

– Es-tu sûr que tu veux aller là-bas? fit l'homme. J'en reviens et, franchement, ça n'en vaut pas le coup.

Martin vacilla et, pendant un bref instant, eut l'impression d'être attiré par le vide. Cet homme qu'il ne connaissait pas et qui se dressait comme un obstacle devant le rêve de sa vie venait de lui annoncer, comme si de rien n'était, qu'il s'agit en réalité d'une chimère. Il secouait la tête pour dire qu'il ne le croyait pas. Il esquissa même un pas en avant pour faire comprendre à l'autre qu'il avait quelque chose à accomplir.

– Si tu veux passer, ne t'inquiète pas, ce n'est pas moi qui vais t'en empêcher. Mais moi je vais dans l'autre direction.

Martin était ébranlé par l'assurance de l'homme. Il sentit que, pour la première fois de sa vie, il doutait. Son avenir tout tracé devint soudain flou. Il se tourna et regarda le pays et la famille qu'il venait de quitter. Il se demanda pourquoi il l'avait fait. Pourquoi était-ce si important de faire partie de la caste dirigeante? Ses parents lui avaient toujours paru heureux. Ils n'avaient jamais montré le moindre regret de ne pas être nés de l'autre côté du gouffre.

Le fil trembla. Martin se retourna et vit l'homme se baisser, puis au prix d'une manœuvre complexe, s'asseoir. La position semblait vraiment précaire et dangereuse.

– Tu peux m'enjamber et continuer ton chemin, annonça-t-il simplement.

Martin fit un pas, puis s'arrêta. Il n'était plus du tout sûr de désirer aller en face. Il regarda à nouveau vers le bord d'où il venait. La foule paraissait toujours aussi dense, mais si lointaine. Appartenait-il encore à ce pays qu'il avait passé toute son existence à vouloir quitter?

Au milieu de la marée humaine d'où Martin était parti, son père et sa mère l'observaient en silence. Leur fils se tenait immobile sur le fil au-dessus du gouffre et discutait avec cet homme. Un espoir se dessinait dans leur cœur. Peut-être allait-il changer d'avis et rentrer à la maison?

Ignorant les pensées de ses parents, Martin regardait cet inconnu qui avait fait voler en éclat la plus grande certitude qu'il avait. Souriant, il se baissa et le rejoignit. Il se retrouva ainsi, le temps d'un bavardage, assis entre deux mondes.

RÉSURRECTION

Soïzic se sentait comme un funambule sur son fil. Elle tentait de se maintenir en équilibre, mais savait que le moindre faux pas la ferait chuter. Elle était maintenant devant un choix impératif : partir ou rester.

Rester et continuer de survivre, s'accrochant désespérément à n'importe quelle perche tendue pour garder l'équilibre. Ou alors partir, traverser ce fil dangereux sur lequel elle se tenait et atteindre la terre ferme. Tout recommencer ailleurs.

Mais où ?

Durant quelques instants le doux visage souriant de sa fille Camille s'imposa à son esprit. Camille, la prunelle de ses yeux, si belle et intelligente, était maintenant à la Sorbonne. Que lui restait-il ? Combien de fois ne lui avait-elle pas dit : « Maman, pourquoi ne le quittes-tu pas ? ».

Cette question était légitime pour une personne extérieure, sensée, libre, indépendante. Mais pour elle ? L'emprise avait été si forte, si destructrice. Elle n'avait plus rien : ni travail, ni amis, ni famille, rien, le vide, le néant. C'était exactement cela. Elle s'imaginait sur ce fil qu'était sa vie et si elle regardait en bas : le vacuum, la chute, la fin. Aucune perche solide ne lui avait été tendue durant ces longues années de souffrance, aucune possibilité de se maintenir en équilibre et de sortir de la violence quotidienne.

Aucune perche ? Vraiment ? Soïzic se leva précipitamment et, dans son élan, renversa la chaise sur laquelle elle était assise. La carte ! Où était cette fichue carte de visite ? Elle entra à toute vitesse dans la chambre à coucher et commença à fouiller à corps perdu dans tous les tiroirs de sa commode. Rien. Puis elle se souvint. Ce jour-là elle portait sa jolie robe bleue et son sac blanc en bandoulière. Elle ouvrit sa penderie, saisit le sac et s'empressa de regarder dans la poche. Sa perche était là, un peu cornée, mais intacte : François et Marie Le Goff, Mercerie de Saint-Colomban, Carnac. Elle se remémora leur rencontre, quelques mois auparavant. D'habitude son conjoint savait donner une image de l'époux parfait en public, mais cet après-midi-là, au rayon fruits et légumes de Leclerc, sa colère avait explosé en une salve d'insultes humiliantes à son égard. Elle avait encore dû commettre une erreur, comme elle en faisait si souvent... Toute à sa honte et à sa douleur, elle n'avait pas vu le regard plein de compassion de ce couple qui avait observé la scène de loin. La femme s'était approchée, tout en douceur, et lui avait discrètement posé une main sur l'épaule pendant que son mari avait glissé une carte dans son sac. Elle avait juste dit : « Si un jour vous souhaitez quitter cet enfer, appelez-nous... » Puis elle était partie, prestement, sans se retourner. Soïzic avait été si reconnaissante de leur tact et de leur prudence, comme s'ils savaient les risques auxquels elle s'exposait si son époux les avait remarqués.

Elle avait très souvent pensé à eux, sans jamais oser franchir le pas d'accepter la main si gentiment tendue par ces deux inconnus, croisés au hasard d'un samedi identique à tous les autres.

Sa décision était prise. Soïzic se leva en hâte et courut jusqu'au salon, s'empara de son téléphone portable et composa le numéro indiqué sur la carte de visite. Au bout de quelques sonneries, la douce voix de Marie lui répondit.

Il avait fallu agir vite et intelligemment : quelques affaires indispensables dans un sac, ses maigres économies, juste assez pour s'offrir le voyage jusqu'en Bretagne, ainsi que tous ses papiers d'identité et ses diplômes. Le trajet en train lui avait semblé interminable et son esprit était agité par la crainte de commettre une grossière erreur de plus dans sa vie. Que connaissait-elle au fond de ces gens ? Ne se jetait-elle pas dans un autre piège ? Elle avait pourtant l'intime conviction que ce qu'elle était en train de faire était sa seule porte de sortie. Elle avait posé sa tête contre la vitre et fermé les yeux, sentant la quiétude l'envahir tout doucement.

Les premiers mois avaient été difficiles, douloureux même. Les remords, la peur, le doute, les cauchemars. L'envie presque viscérale de rentrer à Troyes, auprès de son mari, l'avait parfois violemment tenaillée. Elle avait cependant tenu ferme, pour Camille, mais avant tout pour elle-même. Enfin elle avait pris la résolution de se respecter et de s'aimer assez pour ne pas revenir en arrière, pour aller de l'avant, sans se retourner.

François, avocat de profession, l'avait représentée et soutenue tout au long de la complexe procédure de divorce, tandis que Marie lui avait offert un poste dans sa boutique. Elle avait travaillé dur pour se former à un nouveau métier qu'elle avait fini par affectionner et accomplir chaque jour avec enthousiasme et rigueur.

Au fil des semaines, puis des mois, Soïzic avait appris à savourer tous les petits plaisirs de la vie. Se lever chaque matin et prendre son café dans sa cuisine face à l'océan. Partir travailler, se sentir enfin utile, responsable, femme tout simplement. Elle avait redécouvert les joies de l'amitié, en toute simplicité, au fur et à mesure de ses rencontres. La confiance, si longtemps bafouée, qu'elle avait envers les hommes, s'était pas à pas construite, puis consolidée au travers de l'extrême gentillesse et patience de Gwenaël, le fils de ses bienfaiteurs. Il lui avait fait le plus précieux des cadeaux en lui apprenant, sans se lasser, à conduire et en lui permettant ainsi de retrouver le bonheur de la liberté. Cette liberté de se déplacer au gré de ses envies lui avait redonné confiance en elle, en la vie. Elle n'était pas encore prête à s'engager à nouveau dans une relation sentimentale, mais elle savait que cela viendrait, avec le temps. Inutile de brûler les étapes et de risquer de se brûler également les ailes au passage. Soïzic aimait l'existence qu'elle s'était bâtie ici dans le Morbihan, havre de paix aux mille paysages idylliques et sauvages en même temps. Elle appréciait les randonnées le long des chemins côtiers, seule ou avec sa fille lors de ses quelques visites. Elle affectionnait la tendre complicité qui l'unissait à Marie et François, devenus les parents qu'elle n'avait jamais eus.

La vie lui avait donné une formidable deuxième chance et elle était bien décidée à en profiter et à ne laisser personne la détruire.

Noël approchait. Le temps avait été maussade toute la semaine. Le vent et la pluie s'étaient invités, ne donnant presque aucun répit aux habitants de Carnac. La ville était calme et silencieuse, peu de personnes osaient s'aventurer trop longtemps dans les rues.

Soïzic se sentait bien dans la douillette boutique des Le Goff. Elle s'était préparé un chocolat chaud, qu'elle savourait installée avec un passionnant roman dans le fauteuil confortable près de la caisse. Elle savait que la journée serait longue et les clients rares. C'est pourquoi elle sursauta lorsqu'elle entendit le familier tintement

de la porte d'entrée. Surprise, elle leva la tête de son livre et soupira en apercevant Corentine franchir le seuil de la boutique, la mine boudeuse et rougie par le froid. Corentine était une cliente particulièrement pénible, jamais contente et avec le verbe plutôt désagréable. Elle s'approcha d'un pas lourd et s'exclama en fixant de façon explicite l'ouvrage que Soïzic avait posé sur le comptoir :

« Je vois que je dérange...serait-il envisageable d'avoir du fil violet ? »

Soïzic sourit le plus aimablement possible et alla chercher quelques bobines.

« Comment voulez-vous que je puisse me faire une idée de la qualité et de la couleur exacte de ces fils ainsi ? Montrez-moi celui-ci et tenez-le entre vos doigts, je vous prie ». Soïzic s'exécuta et tira un bout du fil entre ses deux index afin que sa chère cliente du jour puisse se faire un avis sur la marchandise proposée. Corentine agissait ainsi à chaque fois et repartait mécontente, maugréant contre la mauvaise qualité des produits vendus dans cette mercerie. Elle ne dérogea pas à la règle et tout en regardant avec mépris le bout de fil tendu, tourna les talons et sortit du magasin, laissant derrière elle une douce odeur de lavande.

Soïzic resta un petit moment comme figée, perdue dans ses pensées, puis soudain appela Marie qui était dans l'arrière-boutique. Cette dernière arriva l'air interrogateur.

« Marie, peux-tu couper ce fil s'il te plaît ? »

Marie n'en demanda pas les raisons, car elle savait que sa protégée avait toujours un bon argument pour agir comme elle le faisait. Elle alla donc chercher une paire de ciseaux et revint quelques instants plus tard. Soïzic n'avait pas bougé d'un iota, fixant avec intensité ce morceau de fil entre ses doigts. Marie leva le ciseau et coupa d'un geste sec et précis juste au milieu. Les deux bouts s'affaissèrent.

C'était fini, enfin. Soïzic avait saisi la perche tendue, l'avait tenue avec détermination entre ses mains et avait traversé, en équilibre, ce long fil où faire le moindre écart lui aurait été fatal.

Elle y était arrivée, lentement, avec prudence, un pas après l'autre. Elle avait atteint la terre ferme et un seul mot lui vint d'emblée à l'esprit : résurrection.

CATÉGORIE 4

NÉ-ES EN 2005 ET AVANT, NON FRANCHOPHONES

1^{ER} PRIX

« L'île de fil »

par El Salmón (Hector Flores Pozada)

2^E PRIX

« Dernière fois (Le Poème) »

par Premalalpri (Jayanee Priyankarage)

L'ÎLE DE FIL

Confusio Montes était un citoyen inconnu qui vivait une existence ordinaire. Un autre perdu qui traversait les rues trempées par les orages de la vie. Il avait un amour et une rancune, un endroit pour méditer et un autre pour ne jamais y retourner, un grand chien poussiéreux fidèle et aveugle. Hélas, il ressentait un vide croissant et une monotonie qui le consommait jour après jour.

Un matin, alors qu'il filait à un rendez-vous avec lui-même, il remarqua quelque chose d'inhabituel au sol. Un fil. Simple et fin, ce fil semblait ne pas avoir de fin. D'un coup, une épiphanie le réveilla de sa léthargie sereine et Confusio décida de suivre le fil. Il marcha pendant des heures, emmêlant le fil au fur et à mesure qu'il avançait. Les jours se transformèrent en semaines, puis en mois. La monotonie de sa vie était remplacée par une quête mystérieuse et profonde.

Plus Confusio avançait, plus il découvrit de nouveaux paysages, de différentes cultures, de langues inédites, de visages divers. Il comprit vite que ce fil faisait le tour du monde. Pas à pas, suivant le fil, il admira les aurores polaires, rencontra les dauphins roses de l'Amazonie, traversa le désert du Sahara et grimpa les Alpes suisses.

Lorsque Confusio retourna chez lui après un an de voyage, il trouva enfin, le dernier bout du fil, sous la patte d'un vieux crabe au bord de la mer. Il possédait désormais une énorme boule de fil. Elle était si grande qu'il ne pouvait pas la bouger seul. Alors, les individus qu'il avait rencontrés lors de son voyage vinrent à son aide. Tibétains, Kenyans, Samoans, Suisses, Péruviens, tous contribuèrent à pousser cette énorme boule.

Le fil avait tissé un lien de fer entre toutes ces âmes dispersées de la planète bleue. Ils décidèrent, dans un élan d'unité et de folie, de jeter cette grande boule à la mer, en espérant qu'elle flotterait. À leur grande surprise, non seulement elle flottait, mais elle s'était transformée en île, stable et ferme, au milieu de l'océan.

Ils baptisèrent ce nouveau continent Île de Fil. Les habitants de l'île, venus des quatre coins du monde, choisirent d'y vivre en harmonie. Ils semèrent des graines de tournesol, philosophèrent sur le papillon et la photosynthèse et durant les nuits chaudes ils chantèrent des mélodies au créateur.

Avec le temps, l'Île de Fil devint un symbole d'unité, de réconciliation et de la lutte contre la bêtise humaine. Les gens du monde entier vinrent visiter l'île, et certains décidèrent même de s'y installer. La vie de Confusio Montes, autrefois routinière et dénuée de sens, avait maintenant un but : être le gardien de cette île, un rappel vivant de ce que l'humanité peut accomplir lorsque les cultures se réunissent autour d'un fil.

" dernière fois "

À tous les peuples du monde;
écouter; écoutez,
j'ai décidé de vous quitter.
Les gens qui ne se soucient pas -
-de moi;
les gens qui prennent mes -
-sentiments pour acquis,
les gens qui ne me respectent -
-pas.
Pas dans ma vie.
quel est la résultat du fait de -
-Prendre soin de soi?
Plutôt que de vous;
Consacrer mon temps;
Combien de fois vous ai-je pardonné?
"Il n'y a rien au monde qui -
ne soit pas conforme à la nature"
À partir de ce moment
Je ne ressens rien pour vous;
Je le ressens maintenant;
Que je ne suis pas, non plus vous

Je suis nature
Signature.

VILLE DE LANCY
Service de la culture

GRAPHISME
Marion Wyss

IMPRESSION
Imprimerie Chapuis

Novembre 2023

